

de la ville. Je ne tenais plus en place et après un passage chez Bergez pour la carte et les leurres et une visite chez Casamayou pour trouver une « vieille main » (M. Capdevielle, son beau-père, en l'occurrence), j'étais au « Bas de Laas » dans l'eau jusqu'à mi-corps...

C'était formidable! Avec une canne comme celle-là, le Devon partait tout seul à quelques mètres de l'autre rive, un peu en aval, comme on venait de me l'apprendre. J'étais enchanté et mon ami Léon, sur la rive, partageait ma joie, qui était son œuvre. Une heure après, avec l'allure de plantigrade des saumoniers, en faisant crisser mes crampons sur les galets glissants (ô combien!), je regagnais la berge : le premier pas était fait.

Je dois avouer en toute sincérité que je n'avais pas la naïveté de croire que j'allais piquer un saumon au cours de ce premier séjour en Béarn. Je pêchais le saumon, cela me suffisait largement. C'est bien pour cela que je n'étais pas déçu le moins du monde en prenant le chemin du grand retour, à la fin des vacances.

Oh, j'en avais entendu des histoires! Elles tendaient toutes vers le même but : prouver que le saumon « était partout », que c'était une question de chance et qu'il fallait lancer, lancer, sans arrêt lancer... C'est ce que je faisais. A mon grand étonnement de débutant, j'appris ce qu'était réellement un « pool » : je fus un peu déçu en constatant que ces pools étaient connus, classés, répertoriés et baptisés : « Masseys », « Salaberry », « La Hounade », « La Saouque », etc., et même numérotés par de petites pancartes situées sur les bords de la route car c'était la semaine du concours. Ainsi donc, on n'avait pas à chercher les postes comme pour les truites. Il suffisait d'arriver sur un pool, de prendre son tour derrière le pêcheur déjà en action et de lancer à sa suite...

La première semaine, j'étais tout oreille : « Le paquet est à Abitain! » J'y filais en voiture... Bientôt, ces longs déplacements (30 à 50 km!) me fatiguèrent et cette pêche en aveugle, que je ne comprenais pas parce qu'on me disait qu'il n'y avait rien à comprendre, m'écœurerait, d'autant plus que je ne voyais piquer aucun saumon. Heureusement, j'étais comme un roi à « l'hôtel du Gave »; la chaleureuse sympathie de M. et M<sup>me</sup> Massot, l'ambiance « comme chez soi » de l'auberge, la table, les histoires de « saumang », tout cela me retrempeait le moral chaque soir. Et puis, j'y avais fait la connaissance de M. Le Gallois, deux fois gagnant du concours, donc deux fois sacré champion du monde. Que de joyeuses veillées!...

Très souvent, je me rendais au pool Masseys, où je retrouvais l'équipe des sympathiques pêcheurs de saumon locaux (ou « étrangers ») dont les interminables histoires racontées avec cet impayable accent des Béarnais me comblaient mais en même temps me mettaient mal à l'aise, car elles étaient du genre : « Le Parisien, lui, qui n'avait jamais pêché, arrive, se place derrière le gars du pays, lance et du premier coup, il te le pique, le saumang. » Elles me gênaient, ces histoires, parce qu'elles faisaient, de la pêche du saumon, une pêche à part, qui n'était pas de la pêche, mais une loterie : aucune connaissance n'est nécessaire, il suffit de lancer; je ne voulais pas le croire, ce n'était pas possible.

Y. BONVILLAIN



tu es beau  
ô mortel!  
comme un ré  
qui n'est pas de

